



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°368 17^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le présent feuillet complète pour le 17^e dimanche après la Pentecôte les feuillets n°96, 149, 201, 221, 260, 313, feuillets que l'on peut télécharger sur le site

<https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets>

16^e Dimanche après la Pentecôte

La Cananéenne

(Mt 15, 21-28)

Homélie du père Boris Bobrinskoy

(29 Janvier 2006)



Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce récit de guérison de la fille de la femme cananéenne est tout à fait étonnant. Quel n'est pas notre étonnement, en effet, devant cette pédagogie du Seigneur à laquelle nous ne sommes pas habitués, elle nous déroute et pourrait même nous choquer. Nous entendons ce cri de supplication d'une femme, les disciples cherchent à l'écarter, le Seigneur Lui-même montre un visage dur et bientôt l'éloigne d'une phrase : « Je ne suis venu que pour les enfants perdus de la maison d'Israël ».

Et lorsqu'elle insiste de nouveau avec encore plus de cris, plus de supplications, quand elle se prosterne aux pieds du Seigneur, nous entendons stupéfaits cette parole si humiliante pour elle : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens ! ».

« Jeter aux chiens », dans le contexte de l'époque, le chien est perçu comme une créature vile et particulièrement méprisable. Être comparé à un chien, c'est être mis plus bas que terre. Qui d'entre nous aurait accepté un tel affront ? Qui d'entre nous n'aurait pas été meurtri ? Qui d'entre nous, outragé ou indigné, ne serait pas définitivement découragé ? Qui d'entre nous, entre rage et déception, n'aurait pas renoncé ? Et voici pourtant que cette femme réplique au Seigneur par une parole extraordinaire qui montre à la fois son humilité et son audace : « Oui, Seigneur, mais les petits chiens - ces chiens que nous méprisons - mangent des miettes qui tombent

de la table de leurs maîtres ».

« Même les petits chiens... je veux bien être appelée petit chien, nous dit-elle, et dans le quotidien nous voyons bien que des miettes tombent et par conséquent, les petits chiens, dont je suis moi-même, nous nous en nourrissons. » Il n'y a donc pas de contradiction.

« Oui ! Il n'est pas convenable de jeter la nourriture, mais les miettes sont pour ainsi dire ce qui est en trop. Les miettes tombent d'elles-mêmes et alors nous sommes là, nous autres, les petits, les rejetés, les impurs, les infidèles, parce que la femme cananéenne n'appartenait pas ni à la race, ni à la Loi, ni à la foi d'Israël. Elle était une impure et il n'était pas permis aux Juifs de frayer avec elle.

Et, dans ce cri du cœur, cette mère proclame finalement cette magnifique confession de foi : « Si les miettes tombent de la table du maître, alors, moi, je suis absolument certaine que Toi, Seigneur, Tu peux guérir ma fille quelle que soit son origine, sa race et sa croyance. Oui, je suis certaine que Tu peux la guérir, Seigneur ! ».

Et le Seigneur donne, le Seigneur guérit.

Là aussi, nous discernons peut-être quelque chose d'important pour nous autres, nous autres qui sommes réunis en Église. Nous allons communier à la sainte Eucharistie après avoir entendu la Parole vivante de l'Évangile et nous sommes ainsi des invités au festin de noces, car toute eucharistie est comparable à un festin de noces dans lequel nous sommes invités à partager le repas et à vivre cette multiplication des pains, cette transformation de l'eau en vin. Nous sommes à la table du Maître et nous pouvons peut-être, nous aussi, nous interroger sur ce qui se passe en dehors. N'y a-t-il pas des miettes qui tombent en dehors de notre repas ? N'y a-t-il pas d'autres personnes qui pourraient être sensibles, réceptives, attentives, et surtout qui pourraient être dans le besoin, besoin de santé, de paix, de vie, besoin du sens de la vie, et en définitive besoin de Dieu ? Alors, pouvons-nous nous conduire comme les disciples qui les rejettent ? Pouvons-nous nous comporter comme cette parole dure du Seigneur : « Je ne suis venu que pour les enfants perdus d'Israël » ?

Mais qui sont en définitive les « enfants perdus d'Israël » ? « De ces pierres, dit le Seigneur Lui-même, Dieu peut faire des enfants d'Abraham »¹ : cela signifie que tout être humain venant dans le monde est potentiellement enfant d'Israël et est véritablement enfant de Dieu.

Par conséquent, nous avons cette tâche, ce service, ce soin, nous avons ce besoin, cette préoccupation de pouvoir aller au-delà et de dire partout où nous sommes : « Eh bien voilà ! nous avons une parole de vie, une parole vivante, une nourriture qui est parole de Dieu, vie de Dieu et don de l'Esprit Saint, nous voudrions vous la dire, vous la communiquer, vous la partager ».

¹ Cf. évangiles selon saint Matthieu III, 9 et saint Luc III, 8.

Comment faire pour que notre vie chrétienne et pour que notre vie ecclésiale soit une vie de témoignage, de rayonnement, de communication ? Que faire pour qu'elle soit un véritable apostolat ? Car ou bien l'Église est apostolique, comme nous le confessons dans notre symbole de foi, ou bien elle n'est pas.

L'apostolicité ne signifie pas seulement que notre Église a été fondée sur les apôtres et sur les prophètes, comme le dit saint Paul dans ses épîtres ; l'apostolicité ne signifie pas seulement que nous sommes appelés à aller jusqu'aux confins de la terre, mais que chaque communauté chrétienne est apostolique quand elle veut continuer à rayonner, à transmettre cette parole vivante de l'Évangile, bien au-delà de ses frontières canoniques ou de ses frontières historiques.

Et aujourd'hui où nous sommes tant d'orthodoxes dispersés dans le monde occidental - et désormais sur tous les continents - aujourd'hui où nous sommes tant de Chrétiens à constituer de plus en plus une minorité dans un monde non nécessairement hostile, mais ignorant et indifférent à la foi, au contenu même de notre foi chrétienne, aujourd'hui, nous savons qu'il nous sera demandé : « Qu'as-tu fait de ce don de Dieu, de ce don précieux qui t'a été donné, qu'as-tu fait pour le faire fructifier ? As-tu multiplié ce talent ou l'as-tu laissé enfoui sous terre ? ». Combien souvent nous laissons enfoui sous terre notre talent !²

Puissions-nous donc nous aussi nous souvenir de cette parole de la Cananéenne qui a, semblerait-il, mis humainement en ordre les choses en rappelant au Seigneur : « Oui, Seigneur, c'est juste ce que Tu dis, mais les petits chiens se nourrissent aussi des miettes et je veux bien être un petit chien, je veux bien manger des miettes, mais donne-moi les miettes. Donne-les nous ! ».

Le Seigneur aime l'audace, le Seigneur aime le courage, le Seigneur aime la franchise des petits enfants qui parlent et qui crient devant le Seigneur leur souffrance, leur besoin et ensuite leur gratitude.

Amen

Le recueil d'homélie (1981-2002) du P. **Boris Bobrinskoy**, « **Viens Esprit de Vérité** », peut être commandé aux **Éditions du Cerf** [https ://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/20662/Viens-Esprit-de-verite](https://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/20662/Viens-Esprit-de-verite)

² Voir l'évangile selon saint Matthieu XXV, 25.



Homélie du père Lev Gillet
(2 Cor. 6, 16-7, 1 ; Mat 15, 21-28)

Nous arrivons au 17^{ème} dimanche après la Pentecôte, et voici que la perspective et le ton changent en quelque sorte. Les évangiles des quatre dimanches que nous avons considérés jusqu'ici sont empruntés aux derniers enseignements de Jésus. Le Messie touche à la fin de sa vie terrestre ; on a, en somme, rejeté sa parole : aussi les déclarations faites par lui dans cette période nous frappent-elles par leur rigueur. Les derniers chapitres de l'évangile selon saint Matthieu sont, comme nous avons pu le voir, d'un accent sévère. Mais aujourd'hui nous revenons à peu près au milieu de l'évangile de Matthieu. Nous revenons aux épisodes de miséricorde, de guérison et de pardon. L'Église, après avoir mis devant nous, dans leur intransigeance, les derniers et solennels avertissements de Jésus, veut nous ramener doucement vers les aspects consolateurs de la bonne nouvelle.

L'évangile de ce dimanche nous représente la femme Cananéenne qui s'approche de Jésus dans la région de Tyr et de Sidon. Sa fille est possédée par un démon. Elle implore Jésus ; elle crie vers lui ; mais Jésus ne répond pas, et les disciples veulent qu'il la congédie. Jésus déclare que c'est seulement vers les brebis perdues d'Israël qu'il a été envoyé. La femme ne se décourage point. Elle insiste. Jésus lui répond avec une dureté apparente : prendra-t-il le pain des enfants pour les jeter aux chiens ? Mais, dit humblement la femme, les chiens eux-mêmes mangent les miettes qui tombent de la table. « Grande est ta foi » déclare Jésus : qu'il soit donc fait à cette femme selon sa foi. Et la fille de la Cananéenne est aussitôt guérie.

Cet épisode est probablement rapporté par Matthieu pour montrer comment la mission du Messie, d'abord destinée aux Juifs, est gracieusement étendue aux Gentils. Dans un sens spirituel, cet évangile indique tout ce que peuvent obtenir une foi vive, une prière humble et insistante. Jésus semble se taire. Il semble dire des choses dures (et, d'ailleurs, quand il parlait du pain des enfants qu'on ne jette pas aux chiens, cette dureté a peut-être été tempérée par un sourire). Notre Seigneur agit ainsi quand il veut éprouver l'intensité de notre foi. Mais, à celui qui est assez humble pour se comparer lui-même à un chien se repaissant des miettes tombées de la table, Jésus

ne refuse pas sa grâce. Remarquons la réaction de la Cananéenne, lorsque Jésus dit qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël : « La femme était arrivée et se prosternait devant lui en disant : Seigneur viens à mon secours ». Ainsi, c'est au moment même où Jésus semble nous opposer un refus décisif qu'il faut redoubler de foi, nous approcher de lui, l'adorer, et solliciter son aide. La formule « *viens à mon secours* » est toujours acceptable au Seigneur, même si la forme particulière d'aide que nous avons en vue n'est pas celle que lui-même désire nous donner. « *Seigneur, tu me dis : non. Eh bien, je m'approche de toi et je t'adore. Aide-moi comme tu le jugeras bon* ».

La première phrase de l'épître de ce dimanche – « quel accord y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? » - appartient tout à fait à la même atmosphère de l'évangile. Car c'est poser, en termes différents, la question : qu'y a-t-il de commun entre le Messie juif et une femme Cananéenne, entre Israël et les Gentils ? Toutefois le courant de pensée de l'apôtre est autre. Paul insiste sur le fait que nous sommes les temples du Dieu vivant, comme Dieu lui-même l'a déclaré – « J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai » - et que, par suite, nous devons nous tenir à l'écart des idoles. Toute l'histoire d'Israël montre combien Dieu déteste tout compromis entre les idoles et sa maison. Il nous faut donc sortir du milieu des païens et nous séparer d'eux. Ceci n'implique pas une émigration, mais une retraite d'ordre moral. « Sors, sors ! ». C'est le cri qui résonne à travers toute l'Écriture.

Dans la société pratiquement païenne où nous vivons, sommes-nous assez attentifs à ce devoir de séparation et de purification par rapport aux « choses impures » qui nous entourent ? Paul rappelle aux Corinthiens plusieurs paroles de l'Ancien Testament : « Ne touchez rien d'impur et moi je vous accueillerai. Je serai pour vous un père et vous serez pour moi des fils et des filles ». Remarquons ces derniers mots : l'adjonction de « filles » à « fils » montre combien la pensée religieuse d'Israël avait progressé depuis les origines et comment le christianisme a consacré ce progrès. D'autre part, le mot « fille », en ce dimanche, nous rappelle la Cananéenne envers qui Jésus s'est montré miséricordieux : il l'a admis comme une fille de Dieu, elle aussi. L'épître s'achève par la recommandation, non seulement d'être pur de toute souillure de la chair et de l'esprit, mais de nous efforcer vers la sainteté parfaite : « ...achevant de vous sanctifier dans la crainte de Dieu ». N'est-ce pas viser trop haut ? Nous, qui échouons déjà à éviter les souillures, comment prétendrions-nous atteindre à cette sainteté ? Nous ne le pouvons qu'en revêtant la sainteté de Jésus-Christ lui-même par un acte de foi et d'union avec lui ; et certes il nous arrive de tomber et de perdre cette sainteté, mais, chaque fois, il s'agit de nous relever et de revêtir de nouveau le Christ, qui est la sainteté parfaite. Notre sanctification est un

long processus, souvent interrompu, mais qui doit être toujours repris et renouvelé, de consécration totale à Jésus.

D'après Moine de L'Église d'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur*, t. 1, Éditions An-Nour, p. 25-27.